

LA FRANCE LIBRE

La France aux Français !

Journal Populaire, Republicain Catholique

Christ et Liberté

ABONNEMENTS

	UN AN	MOIS	6 MOIS
LYON et Départements limitrophes...	20 fr.	11 fr.	6 fr.
Autres Départements.....	24 fr.	13 fr.	7 fr.

DIRECTEUR : F.-I. MOUTHON

LYON, Rue de la Charité, 48 - RÉDACTION & ADMINISTRATION - 46, Rue de la Charité, LYON

ANNONCES

Les Annonces sont reçues pour Lyon et la Région
 AUX BUREAUX DU JOURNAL
 A Paris : Chez M. PRÉVAL, 28, Rue d'Assas

LA JOURNÉE

Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, est dangereusement malade.

On parle du rappel probable de M. Poubelle, ambassadeur au Vatican.

Les frères, Mathieu et Léon Dreyfus, ont été entendus hier par M. Bertulus, juge d'instruction.

Le rapport sur la catastrophe du Péage est entre les mains de M. Noblemaire. Les responsabilités et les circonstances du tamponnement sont nettement établies.

ET RICHELIEU ?

Et notre Richelieu, que fait-il ? De quelle Maison poursuit-il l'abaissement ? On l'ignore toujours.

Il a vaguement dit de vagues départs que la France ne tarderait pas à prendre position dans la question d'Extrême-Orient, et nous ne voyons pas qu'elle ait pris d'autre position que celle de l'expectative, de l'attente sous l'orme, comme une simple Italie ou une quelconque république d'Andorre.

Pendant qu'il se tourne les pouces académiquement, éclate comme un coup de foudre la nouvelle de la convention sino-allemande.

Le prince Henri de Prusse avait pris position avant notre ministre des affaires étrangères en embossant ses navires dans la baie dont il avait envie, et la Chine, par lui mise au pied de sa muraille, lui a donné raison, ce qui prouve qu'en politique comme en amour, les absents ont toujours tort.

L'Allemagne triomphe donc aussi aisément qu'à Haïti.

Bien joué, ma foi ! dira M. Hanotaux, fin connaisseur. Hé oui ! bien joué ! Malheureusement il nous semble que la Chine n'est pas seule jouée et que nous aurons peut-être à payer l'enjeu avec elle.

La cession de Kiao-Tchéou, faite pour donner satisfaction à un désir légitime du gouvernement allemand (Ah ! qu'en termes galants...) ouvre la porte à toutes les ambitions de Guillaume II qui ne demandent qu'à prendre leur vol.

Non seulement on lui cède en toute propriété la baie magnifique des eaux de laquelle il a chassé la Russie, première occupante, mais on lui crée une zone d'influence autour du golfe, avec faculté de « régulariser » les cours d'eau dont il lui plaira de faire des chemins de pénétration vers le cœur de l'Empire du Milieu, de construire, de fortifier, de faire de Kiao-Tchéou une station de ravitaillement et une place maritime capable de faire échec à celles des autres puissances.

Si le Kaiser n'est pas content de son lot, il n'a qu'à le dire.

On échange ce qui a cessé de plaire.

C'est même mieux qu'au Bon Marché, et on reprend l'objet porté.

« Si, par suite d'une raison quelconque (on n'est pas plus aimable) le golfe de Kiao-Tchéou ne remplit pas les conditions qu'en a vue le gouvernement allemand, le gouvernement chinois s'entendrait avec le gouvernement allemand pour céder à ce dernier, sur un autre point de la côte chinoise, un golfe et un district qui répondraient mieux aux desiderata de ce gouvernement. En ce cas, le gouvernement chinois reprendrait au gouvernement allemand, en l'indemnifiant de leur coût, les bâtiments, constructions, etc., érigés dans le district de Kiao-Tchéou. »

Et voilà.

Tout ce que l'Allemagne aura gagné de mieux, en se laissant le temps de bien choisir, elle pourra l'obtenir quand il lui plaira, dût cela gêner au plus haut point l'Angleterre, le Japon, la Russie ou la France.

La Chine le lui donnera avec d'autant plus de complaisance qu'elle gagnera au troc de posséder un port de guerre outillé suivant les plus nouvelles méthodes qu'Excel-

lence Li-Hung-Chang a insuffisamment observées en Europe pour prétendre de si tôt en doter son pays.

La question d'Extrême-Orient finirait par une alliance sino-allemande comme la question d'Orient a abouti à une alliance germano-turque que cela n'étonnerait pas autrement Richelieu-Hanotaux.

Guillaume II apprendrait en effet volontiers au Fils du Ciel à défendre la moitié de son empire, s'il lui cédait l'autre moitié.

En attendant, ses nationaux l'outillaient d'engins Krupp perfectionnés.

Nous n'en sommes pas encore là, mais la voie est ouverte aux gracieux échanges, et le moment serait peut-être venu de connaître la politique de notre ministre, si tant est qu'il en ait une personnelle et qu'il n'attende pas les communiqués de Peterhof.

Nous avons, je crois, à nous défendre de deux nations, l'une peut-être simplement rivale : l'Angleterre, qui nous chicane en Afrique ; l'autre qu'on doit toujours appeler ennemie : l'Allemagne, qui nous moleste partout.

Impuissants à résister de front à toutes deux, notre tactique devrait être de les amener à un conflit dans lequel l'attitude favorite de M. Hanotaux, l'attente perpétuelle, serait cette fois de bon goût.

Mais je tiens que les laisser se fortifier toutes deux à la fois, c'est une duperie.

Or, voilà que l'Allemagne a pris un pied en Asie, en attendant d'en prendre quatre, et que l'Angleterre menace d'être la reine absolue des mers, à l'abri même d'une coalition, par l'alliance qu'elle s'efforce de nouer avec le Japon, devenu une puissance militaire et maritime de tout premier ordre.

Pour faire la loi au monde, la Duplice devait mettre dans son jeu le Japon qu'Albion courtise, tout en se défendant de lui au point de vue économique.

Si l'alliance du Japon et de l'Angleterre devait être dirigée contre l'Allemagne et délivrer l'Europe des rododromontades tudesques, ce serait autant de gagné ; mais le plus simple ne serait-il pas d'opérer de compte à demi ?

Ces casques à pointe triomphant partout m'horripilent. Ah ! comme je voudrais savoir ce que notre Richelieu a dans le ventre !...

Mais, au fait, il n'y a peut-être que les crapauds qu'il avala à Kiel.

MARTEL.

La petite bête

C'est le dimanche 12 décembre de l'année que l'on vient d'ensevelir.

La salle des Frères de la montée Saint-Barthélemy est comble et archicomble. L'abbé Lemire est sur l'estrade, entouré des plus vaillants parmi les démocrates chrétiens. Il parle. Il livre son âme à l'âme de la foule qui l'écoute. Il lui jette franchement, ornement, sans détours et sans réticences, ses pensées, ses espoirs, ses désirs et ses conseils. Ses auditeurs mûrissent, presque extasiés, savourent la rare et suprême joie d'admirer. Leurs yeux ne se tournent ni ne se détournent pour quelconque ou pour quelque chose, ils contemplent ce prêtre, ils suivent le mouvement de ses gestes, de ses lèvres et de sa tête, ils veulent vivre un moment sa vie. Personne ne chuchote, personne ne murmure. Un seul bruit, naissant certes, coupe parfois ce silence : les mains applaudissent ; les braves éclatent, on acclame l'orateur.

Nous sommes là, nous aussi, mêlés à la multitude. L'enthousiasme est contagieux. Nous nous abandonnons à l'idéal et enchanteresse volupté de l'admiration. Nous applaudissons. Nous acclamons. Mais entre deux braves un soudain nous hante : Cette franchise, nous disons-nous, ne sera-t-elle pas suspectée ? Cette loyauté ne sera-t-elle pas suspectée ? Ne se méprendra-t-on pas sur cette cranerie ? Il y a tant de censeurs en quête de choses à censurer ! Il y a tant de scrupuleux, de pointilleux, d'intelligents et de cuistres ! Les démocrates chrétiens ont tant d'adversaires ! Les ergoteurs engorgent. Les chahuteurs cherchent la petite bête. Les dindons du journalisme vont s'amusant à ce subtil déshabillage. Ils existent. Ils ont ce que la copie sur la planche.

C'est fait. Les dindons noircissent du papier. Ils s'amusent. La petite bête est trouvée. La Semaine religieuse de Cambrai qui — nous nous le clamons bien haut — n'est nullement l'organe de l'archevêché de ce diocèse s'est montrée supérieure en ce genre de travail. C'est l'époque du reste, janvier est le mois des jouets. Les bébés cavalent sur leurs chevaux à mécanique : « Hue ! bidet. Hue ! bidet. » Les jeux de patience tiennent sur les tables de famille. Les caméléons sont les rois du trottoir : un sou le mouchou, pure toile, solide, s'adapte aux nez les plus bisornes, to-dus ou pointus ! Qui veut la toupie ronflante, dix centimes deux sous, la toupie ronflante !

La toupie de Cambrai s'indigne, gronde, vocifère. Elle ronfle, quoi ! Le rôle d'une toupie ronflante est de ronfler.

Elle serait tentée d'excommunier l'abbé Lemire pour son récent discours de Lyon. En

miniature et sans caricaturer, son langage est presque celui-ci : « Vous avez bien lu ce qu'il a dit ? Vous avez lu, hein ? Il y a de quoi se voler la face. Vous savez, tel texte de telle encyclopédie dit telle chose. Oh ! cet abbé Lemire, il est inconvertisseable. Quelle race, ces démocrates ! Pleurez, mes yeux. Que deviendrait l'Eglise et la société sans notre vigilance ? Faisons notre devoir ! Ronflons ! ronflons. » Et la toupie ronfle, ronfle, ronfle.

« Qui veut la toupie ronflante ? dix centimes deux sous la toupie ronflante ! »

Mais, grinceuse, qu'avez-vous donc tant à reprocher à ce discours ? Vous épéchez, épéchez.

L'abbé Lemire a dit (je cite ce que vous incriminez) : « Le Parlement n'est pas l'Eglise » Passons. L'affirmation est incontestée.

Il a dit encore : « Le mandat qui nous a été donné est un mandat civique et non pas un mandat religieux. » C'est évident. Le prêtre-député n'est pas élu parce que prêtre quoique citoyen mais parce que citoyen. C'est si vrai que les candidatures ecclésiastiques n'existent, indépendamment de l'intelligence et du mérite du candidat, surtout pour faire reconnaître et respecter les droits civiques d'Élie. Et il serait vraiment curieux que le prêtre après avoir fait proclamer ses droits de citoyen par les suffrages des électeurs se moque des citoyens eux-mêmes et du mandat qu'ils lui ont confié. C'est pour le coup que le peuple hurlerait avec raison cette fois — contre le gouvernement des curés et contre le jésuitisme clérical !

Citons encore : « Les députés sont à la Chambre non pas pour les affaires de l'Eglise, mais pour les affaires de la France. » Eh ! oui, c'est bien cela ! Les ouvriers et les paysans de Flandre en envoyant l'abbé Lemire au Palais Bourbon ont songé surtout à leurs intérêts de Français et ils ont voté pour cet homme de cœur parce qu'ils le savaient plus apte à les défendre qu'aucun autre. Mais la Semaine religieuse de Cambrai ignore-t-elle donc qu'en faisant les affaires de la France comme elles doivent être faites on fait les affaires de l'Eglise, que ces deux affaires sont étroitement unies et qu'aussi les questions scolaires, les questions de liberté de conscience, etc., sont essentiellement des affaires françaises tout en étant de même essentiellement des affaires de l'Eglise ? Supposiez-vous par hasard que le catholicisme qui « sert le peuple, qui travaille au bien moral et matériel de la démocratie », qui, par conséquent, met en pratique les principes de l'Evangile ne fait pas davantage les affaires de l'Eglise que celui qui crée au milieu des places publiques : Moi, le seul catholique, je fais les affaires de l'Eglise » et qui s'occupe peu de suivre les préceptes de Dieu.

Ce sont précisément les hommes de cette espèce et qui, en incarnant aux yeux des populations nos libertés et nos droits, les ont rendus suspects et impopulaires.

Donnons au peuple ce qui lui est dû : la justice, et le peuple nous aimera. Les calomnies tomberont d'elles-mêmes, et il reconnaîtra l'erreur passée. Le catholicisme n'a que cette raison d'être en politique : « rendre la vie commode et les peuples heureux. »

Qu'on ne nous parle pas ensuite de parti catholique. Pourquoi parti ? Un parti, c'est une division. Or c'est l'union que nous désirons tous. Il n'y a que des Français en France : les Français de cœur et les autres. L'avenir appartient aux premiers. Les démocrates chrétiens se rangent parmi eux.

Et alors, me direz-vous, la toupie ? La toupie, laissez-la ronfler. Laissez les insinuations malveillantes s'ajouter les unes aux autres et les blâmes inoffensifs se succéder. Les châteaux de cartes n'ont jamais duré bien longtemps.

Laissez les chahuteurs chercher la petite bête. Laissez la vipère lancer son venin. On confond les chahuteurs et la vipère meurt.

La Démocratie chrétienne a les gages de vie. Elle est fille de l'Eglise, et la France espère en elle. Tout le reste ? festu de paille, rebuts, toupie...

Joseph Bois.

Nos Dépêches

SERVICES TÉLÉGRAPHIQUE & TÉLÉPHONIQUE SPÉCIAUX

Informations

LÉON XIII.

Le 2 mars prochain, le Pape entrera dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge et le lendemain 3 mars il terminera la vingtième année de son pontificat. Sur les 263 papes qui vont de Saint-Pierre à Léon XIII, on n'en cite que 11, sans compter Léon XIII, qui aient régné plus de vingt ans. La durée moyenne des pontificats est de quatre ou cinq ans.

L'AMBADEAU DU VATICAN

Paris. — Suivant la Liberté le bruit court avec persistance à Rome du prochain changement de M. Poubelle, comme ambassadeur de France au Vatican ; ainsi présentée, la nouvelle n'est pas exacte ; il est possible cependant que dans un délai plus ou moins éloigné cette nouvelle se réalise. M. Poubelle serait remplacé par M. Nizard, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères.

MONSIEUR MARPOT

Lons-le-Saulnier. — L'état de santé de Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, cause de vives inquiétudes.

Mgr Marpot a été frappé dimanche soir d'une congestion, et depuis son état s'est aggravé. Il a reçu les derniers sacrements.

Les vicaires généraux adressent au clergé une lettre demandant des prières pour le rétablissement de Mgr Marpot.

DEPLACEMENT MINISTÉRIEL

Paris. — M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, quittera Paris demain se rendant à Besançon, où il va prendre part à une session extraordinaire du conseil général du Doubs et assistera à l'inhumation du corps de M. Gérard, recteur de l'Université de Montpellier.

beau-père de M. Saquin, chef de cabinet du ministre.

C'est à son retour de Besançon que M. Rambaud signera la nomination du nouveau directeur de l'Opéra-Comique.

LA CUMPRATION DE NAQUET

Paris. — Naquet, qui sera de retour en France le 16 ou le 25 courant, comparaitra devant la Cour d'assises dans la première quinzaine de février.

LE DÉGREVEMENT DE L'IMPOT FONCIER

Paris. — M. Cocheret va faire promulguer à très bref délai le règlement d'administration publique destiné à assurer l'application de la loi sur le dégrèvement de l'impôt foncier sur la propriété non bâtie.

CETTE LOI EST DEVENUE EXÉCUTOIRE DEPUIS LE 1^{er} JANVIER.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Paris. — Il n'est pas exact que l'Académie Française ait procédé dans sa séance d'aujourd'hui à l'élection des successeurs d'Henri Meilhac et du duc d'Aumale.

M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique, n'a pas, comme on l'a annoncé, posé sa candidature à l'Académie.

MORT D'UN SÉNATEUR

Paris. — M. Ernest Hamel, sénateur radical de Seine-et-Oise, est mort ce matin à son domicile rue de la Néva. M. Hamel avait été élu sénateur en 1872 au second tour par 746 voix contre 591 à M. Massicault, républicain.

CANDIDATURES

Fécamp. — On annonce que le comte Greffulhe, ancien député de Melun, se présentera aux prochaines élections législatives dans l'arrondissement de Dieppe, contre M. Breton, député sortant.

LES PLACES D'AGRÉGÉ

Paris. — A l'officiel : Le nombre des places d'agrégé près des Facultés de médecine mises au concours en 1897-98 est porté de 30 à 40.

M. MÉLINE A CANNES

Cannes. — M. Méline a visité hier avec M. Barthou et quelques amis l'île de Saint-Honorat.

En rentrant à Cannes, le président du conseil a reçu MM. Demôle et Gillette-Arimondi, délégués de la société d'horticulture, qui l'ont entretenu de la question des tarifs du transport des plantes et ont demandé le retour au régime des deux séries appliqué jusqu'en 1894.

Ce régime avantageait les producteurs du littoral français, tandis que le tarif actuel profitait à la Belgique.

MM. Demôle et Gillette-Arimondi, en qualité d'administrateurs de l'hospice, ont demandé au président d'appuyer la demande de cet établissement de participer à la répartition des fonds du pari mutuel.

M. Méline a promis d'examiner ces questions.

Le soir, M. Méline a retenu à dîner MM. Barthou, Pontlevoy, Hibiart, Laurenceau et Capron.

Ce matin, M. Méline est parti pour Beaulieu où il sera l'hôte de M. Marion.

UNE INTERPELLATION INTÉRESSANTE

Paris. — M. Pierre Alype, député de l'Inde française, vient d'adresser au ministre des colonies la lettre suivante :

Paris, le 1^{er} janvier 1898.

Monsieur le ministre,

J'appréhends, ce matin, que le gouverneur de l'Inde ait rappelé, contrairement à ce qui était convenu entre nous, le 24 décembre dernier.

En effet, vous m'avez formellement promis de prendre aucune décision à son égard avant d'avoir eu les renseignements que je devrais vous fournir au sujet des dénonciations calomnieuses dont il était l'objet.

Je regrette vivement que vous ayez passé outre, sans tenir compte de la parole donnée, et sacrifié ainsi ce haut fonctionnaire à la curieuse joute qui fait la loi dans votre ministère et vous impose le candidat que vous devez m'imposer aux prochaines élections.

J'ai l'honneur de vous confirmer ma déposition de ce matin. A la rentrée de la Chambre, le 14 janvier courant, je demanderai votre interpellation au sujet du déplacement du gouverneur de l'Inde française.

Veuillez agréer, etc.

Pierre ALYPE.

Il est difficile de se prononcer encore sur la valeur des assertions de Pierre Alype qui montre le bout de l'oreille en faisant allusion à son futur adversaire aux élections de 1898. Cette lettre montre cependant — ce que nous savons du reste depuis longtemps — que les ministres ont l'habitude de trahir leurs promesses et se font tous plus ou moins avec des nuances imperceptibles, les valets de la caste juive, que ce soit dans l'Inde ou en France.

La catastrophe du Péage

Les responsabilités

Paris. — M. Picard, qui a procédé à l'enquête sur le tamponnement du Péage-de-Roussillon, vient de transmettre à M. Noblemaire le rapport où il rencontre les constatations faites sur le lieu de la catastrophe.

Il résulte de ce travail que la responsabilité de l'accident incombe à Torgues, le bleuier de Clonas, car il est établi que cet homme avait rendu la voie libre aux locomotives de Torgues, à bien près de la catastrophe, mais les constatations des ingénieurs de la Compagnie rendent inadmissible son système de défense.

Quant au degré de responsabilité, de cet employé, il appartient à la justice de le préciser.

Le rapport établit d'une façon très précise les causes de l'arrêt du train 10, c'est-à-dire du point de départ de la catastrophe ; l'enquête établit en outre que le con-

ducteur de l'arrière-train 10 était parti pour couvrir son train immédiatement ; cet agent a donc fait tout son devoir, et s'il n'avait, au moment où il rencontra le train 20, parcouru que 320 mètres, c'est que la marche est difficile en pleine nuit, sur le ballast de la voie.

Comme après tous les accidents, la Compagnie a reçu de nombreux projets de systèmes tendant à prévenir les collisions. Une des idées qui a semblé des plus dignes d'attention à M. Noblemaire, c'est celle d'un éclairage de la voie, en cas d'arrêt d'un train, par des feux de Bengale ; il ne reste qu'un moyen pratique de mettre cette idée à exécution.

Les circonstances du tamponnement

Nous venons de dire que le rapport de M. Picard établissait d'une façon précise la cause de l'arrêt du train 10. Voici dans quelles circonstances a stoppé le convoi :

À un moment où le train 10 se trouvait entre le Péage-de-Roussillon et Clonas, un sifflement strident se fit entendre, le bruit particulier produit d'ordinaire par le fonctionnement des sonnettes d'alarme. Le mécanicien serra son frein pour permettre au conducteur-chef d'aller de l'endroit d'où provenait le sifflement. Depuis quelque temps, en effet, on a fait placer à chaque wagon un sifflet, par cette raison que primitivement le signal d'alarme faisait agir un sifflet placé sur la machine et que lorsqu'il s'agissait de rechercher l'endroit de la Compagnie au frein actionné, on se heurtait presque à une impossibilité ; dans la plupart des cas, nul ne se déclarait. Avec le nouveau système, le sifflet actionné se fait entendre sans interruption et appelle le conducteur au wagon d'où est parti le signal ; il ne reste à l'employé qu'à rechercher dans les quatre compartiments à été tirée la poignée de signal, poignée que le voyageur ne peut remettre dans sa position normale.

Le conducteur-chef du train 10 ne trouva pas le long du train le bruit révélateur. Il revint vers la machine, où le mécanicien venait de découvrir que le sifflement provenait d'une avarie au robinet de conduite du frein modérateur. Ce frein est simplement un perfectionnement apporté par un ancien ingénieur de la Compagnie au frein actionné d'ordinaire ; grâce à lui, il est possible de modérer l'arrêt du train ; il permet, en outre, de repartir de suite car il débloque d'un seul coup toutes les roues du convoi en évitant le desserrement opéré à la main par les employés tout le long du train.

L'avarie reconnue, le mécanicien s'occupa de la réparer et il y réussit. Mais lorsqu'il voulut repartir, impossible : les six premiers wagons se trouvaient bien débloqués, mais non les quatre suivants. On dut alors aller débloquer les derniers successivement, comme cela se pratique, sans le concours du frein modérateur.

C'est au moment où l'on procédait à ce travail que survint le train 20 et que se produisit la catastrophe.

La Cession de Kiao-Tchéou

SATISFACTION OFFICIELLE

A l'occasion de la cession de Kiao-Tchéou que nous avons annoncée hier, l'empereur a conféré à M. de Bulow, secrétaire d'état à l'office des affaires étrangères, les insignes de l'ordre de l'Aigle rouge de 1^{re} classe, et les lui a remis lui-même hier soir au Nouveau-Palais.

LA PRESSE ALLEMANDE

Berlin. — La Gazette de Voss : « L'Allemagne a obtenu en réparation de l'assassinat des missionnaires un établissement important en Extrême-Orient. La continuation du voyage du prince Henri serait inutile s'il n'était pas opportun de montrer l'escadre allemande dans la mer de Chine. »

« La question de Chine s'est heureusement terminée pour l'Allemagne. »

« Tagblatt : « Il faut féliciter M. de Bulow pour sa politique aussi énergique que prudente couronnée par d'excellents résultats. Le commerce, l'industrie et la navigation sauront en profiter. »

« La Gazette de l'Allemagne du Nord : « La tournure que les choses prennent dans l'Extrême-Orient devient de plus en plus calme. L'arrangement conclu entre l'Allemagne et la Chine n'a pu contribuer que dans une petite mesure à produire ce résultat ; la tension qui se manifestait dans l'Extrême-Orient n'avait pas en effet été causée par l'affaire en question. »

« On ne pouvait voir un sérieux motif d'inquiétude que dans l'accentuation politique de l'antagonisme des intérêts politiques de l'Angleterre et de la Russie, mais derrière l'antagonisme politique on aperçoit maintenant l'antagonisme économique au sujet duquel on pourra probablement rendre sans trop de peine une entente possible. »

« Il n'y a pas de raison pour qu'un Etat se charge à l'exclusion des autres, de régler la question relative à l'emprunt chinois. Si l'on examine sagement la situation, on reconnaît qu'il y a lieu de s'entendre à cet égard en vue d'une action commune. »

L'HISTORIQUE DE L'AFFAIRE

La prise de possession de Kiao-Tchéou est donc en Extrême-Orient la première étape de l'Allemagne dans la poursuite de son rêve d'empire colonial. Il importe de s'arrêter un peu sur cette question.

La Chine, vaincue par le Japon en 1897, avait obtenu la paix à des conditions assez avantageuses, grâce au concours — intéressé d'ailleurs — de la Russie, de la France et de l'Allemagne.

La France et la Russie requerront divers gages de reconnaissance : il faut croire que le rôle protecteur de l'Allemagne n'avait pas été très important ; car elle ne requerra rien. Pour une puissance qui jetait les millions sans compter afin d'acquiescer à un empire colonial, c'était vexant. Aussi l'empereur Guillaume attendait-il avec impatience une occasion de prendre sa revanche.

Cette occasion fut l'assassinat par des brigands de deux missionnaires allemands envoyés imprudemment dans le Chan-Tong occidental par leur évêque, allemand comme eux.

On ne perdit pas de temps. Sans attendre les explications du gouvernement chinois, le 14 décembre 1897 l'escadre allemande des mers de Chine débarqua subitement à Kiao-Tchéou, défendu par 500 Chinois, armés de fusils et de canons prussiens.

La petite garnison ayant sans doute reçu l'ordre en toute circonstance d'éviter des « histoires », se retira sans essayer de résister, et les troupes allemandes prirent leurs quartiers d'hiver.

C'est alors seulement que l'Allemagne demanda des explications.

On occupait Kiao-Tchéou ; l'essentiel était fait. Il s'agissait de laisser la patience du gouvernement chinois, afin de faire naître des incidents assez sérieux pour motiver l'occupation de toute la riche presqu'île de Chan-Tong.

On demandait à la Chine, pour un assassinat commis dans un pays infesté de brigands, par conséquent un crime de droit commun, entraînant une simple réparation pécuniaire, une indemnité de 20.000 taels, l'érection d'une cathédrale, le remboursement des frais d'occupation de Kiao-Tchéou, la dégradation du gouverneur de la province, la punition des assassins et des fonctionnaires responsables, et enfin, montrant tel le bout de l'oreille, le monopole des chemins de fer du Chan-Tong et l'occupation de Kiao-Tchéou comme station de charbon allemande.

Traduisons : La cession du Chan-Tong avec ses trente millions d'habitants et ses richesses naturelles.

On pensait que devant ces prétentions exorbitantes le gouvernement chinois ferait un semblant de résistance. Chinoise proposait-on la conquête du Chan-Tong : une flotte considérable part de Kiel à grand fracas, ayant à sa tête le prince Henri de Prusse dont la « dextre gantée de fer » apportera aux Céléstes l'Evangile de Sa Majesté.

Le jeune amiral se voyait déjà conquérant les pays de race jaune : après la Chine, le Japon ; puis on passe aux Indes, et quand nous aurons conquis l'Océanie, rien n'est plus facile que de rentrer à Kiel en soumettant au passage l'Afrique tout entière, c'est justement sur le chemin !

Et voici qu'au lieu de la résistance prévue, désirée, on trouve d'excellents chinois rendus

Ayant entre les mains les chemins de fer et les voies de communication naturelles du pays, exploitant ses richesses minières et son commerce considérable, les Allemands sont maîtres du pays.

Vous voyez, nous dit en terminant notre interlocuteur, que nos voisins ont fait une excellente affaire.

LES ÉVÉNEMENTS D'ESPAGNE

Les Insurgés
La Havane. — Les insurgés ont attaqué le village de Riquero, mais ils ont été repoussés.

Le bruit court que l'artillerie des insurgés est commandée par un officier américain.

Bien américain!

La Havane. — D'après le *New York Herald*, Maximo Gomez déclare que les Cubains possèdent des forces amplement suffisantes pour la continuation de la lutte.

Il persiste à dire que Cuba est disposée à acheter sa liberté, et ne doute pas de la possibilité d'un arrangement avec un syndicat américain basé sur la perception des recettes des douanes, comme garantie du paiement des annuités à l'Espagne du prix de la cession de l'île.

LES AFFAIRES D'ORIENT

Les réformes en Albanie
Constantinople. — Le sultan a ordonné l'envoi en Albanie, de six fonctionnaires spéciaux chargés de faire exécuter les réformes et d'empêcher de nouveaux désordres à l'approche du mois de Ramadan. De grandes mesures de police sont prises principalement à Stamboul.

Le traité turco-japonais

Constantinople. — L'empereur du Japon a ratifié le traité de commerce conclu pour trois ans avec la Turquie.

Des négociations ont été entamées avec la Serbie pour la conclusion d'un traité de commerce.

Les marchandises importées par les bateaux helléniques paieront un droit de douane de 10/0.

LE CHANTAGE DREYFUS

L'affaire Esterhazy

Le *Journal* assure que Geiger, l'employé de l'Agence Feret, qui représentait comme ayant reçu d'Esterhazy une lettre de menaces à l'adresse d'Hadamard, a été confronté avec Esterhazy et qu'il n'a pas reconnu en lui l'expéditeur de la lettre en question.

Un article de l'«Aurore»

L'*Aurore* publie des documents concernant le procès Esterhazy. Après avoir fait la genèse du procès Dreyfus l'*Aurore* ajoute que, sur la demande même du condamné, les recherches furent continuées.

Le lieutenant-colonel Piquart avait succédé au colonel Sandherr à la tête du service des renseignements et n'avait pas tardé à constater de nouvelles «fuites». Il se livra à une enquête et acquit la conviction qu'elles n'étaient imputables à aucun officier d'état-major.

Sur ces entrefaites, le colonel Piquart était en mauvaise posture un agent du service extérieur. Cet agent était Esterhazy. Des lettres de cet officier tombèrent entre ses mains; leur lecture le frappa, elle lui rappela celle du bordereau attribué à Dreyfus. Il supposa qu'Esterhazy pouvait être l'auteur de ce bordereau et fit part de cette supposition à ses chefs. Une correspondance s'établit entre le colonel Piquart et le général Gossé.

Elle établit, entre autres choses, qu'un mois de septembre 1896, le général Gossé paraissait l'avis de son subordonné que «s'il pense différemment aujourd'hui, c'est qu'il s'est produit chez lui un revirement dont il serait intéressant de connaître les causes».

Esterhazy sut trouver des protecteurs puissants, sans doute «parce qu'il avait dans la main assez de pierres pour casser tous les carreaux ministériels», comme l'écrivait Rochefort le 5 décembre dernier.

Le colonel Piquart fut alors envoyé en Tunisie, afin de l'empêcher de compromettre plus longtemps «l'honneur de l'armée» et de déshonorer un officier, fut-il traité à sa patrie.

C'est à ce moment que le gouvernement montra le bordereau et que le *Matin* en publia le fac-similé.

L'*Aurore* rappelle ensuite les circonstances dans lesquelles M. Scheurer-Kestner fut appelé à s'occuper de l'affaire Dreyfus.

De même que le colonel Piquart, M. Scheurer-Kestner fut surintendu par la similitude de l'écriture du bordereau et de l'écriture d'Esterhazy, dont il put se procurer des spécimens. Esterhazy lui-même a déclaré que cette similitude était «effrayante».

C'est absolument exact, et la pièce que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs va le démontrer.

Cette pièce paraît en effet avoir été écrite par le même individu. Dussions-nous être traités de faussaires par la presse stupide, nous allons dire comment nous l'avons obtenue.

Nous avons découpé dans le fac-similé publié par le *Matin*, quatorze lignes du bordereau, qui amène à Paris les eaux de la Vanne.

Puis Soeave-Ceinture ou on descendit, sous la conduite de Germaine, un peu fatigué d'avoir, chemin faisant, donné tant d'explication.

«Ou allons-nous maintenant, sœur Rosalie? demandèrent une fois de plus les enfants.

— Visiter le parc de Montsouris.

Certes les enfants avaient presque à leur porte, un parc plus pittoresque, plus accidenté que le parc de Montsouris, ils le voulaient dire le parc des Buttes-Chamont; mais celui-ci, avait à leurs yeux le grand mérite d'être très loin de chez eux, et de renfermer un observatoire météorologique tant remarqué à l'exposition. Ils admirèrent tout de suite la merveilleuse foi du monde, descendant, les fillettes un peu fatiguées, l'avenue de Montsouris, et s'arrêtèrent pendant un temps assez long devant la reproduction du *Lion de Belfort*, de Bartholdi, dont Germaine leur dit en termes émus la glorieuse signification.

La nuit commençait à tomber; les bacs de gaz s'allumaient, et l'on voyait courir de l'un à l'autre la petite flamme portée, au bout d'une longue perche, par un allumeur rapide. Du haut de l'impériale du tramway où ils étaient montés, les jeunes excursionnistes embrassèrent une partie de Paris, pareil à un océan de lumière. Une vapeur rouge et ardente semblait planer au-dessus des maisons qu'ils devaient bientôt qu'ils ne les voyaient au bas de la colline.

Cependant on descendait vers Lutèce. Sur le pont, où le tramway traversait la Seine, ce fut un enchantement.

A droite et à gauche, ces deux longues lignes parallèles courant le long du fleuve et reliées entre elles, de distance en distance, par d'autres lignes lumineuses. Puis, là-bas, à gauche, dans le fond, les

eaux, nous les avons fait suivre du fragment d'une lettre publiée par le *Figaro*, lettre adressée par Esterhazy à un créancier et reconnue par lui. Nous y avons ajouté sa signature, et de cette façon nous avons obtenu la photographie que voici; il appartient au lecteur de conclure.

Et l'*Aurore* publie une photographie des lignes dont il est parlé ci-dessus.

Les papiers de Reinach

Au cours de l'entrevue de mardi avec M. Bertulus, M. Joseph Reinach a remis au juge d'instruction l'original de la lettre chiffrée que l'ex-avocat Lemercier-Picard aurait suivie lui, volée à Bruxelles dans la sacoch d'une dame qui aurait accompagné le commandant Esterhazy.

Le député des Basses-Alpes, dit le *Journal*, aurait exposé comment il aurait découvert que cette lettre était un faux et qu'il intéressa son cachet derrière la manœuvre de Lemercier-Picard. Il a remis, en outre, une lettre anonyme qui lui a été apportée il y a quelques jours par le sieur D., lequel prétendait l'avoir trouvée à la gare du Nord; cette lettre, qui constitue une manœuvre analogue à celle de Lemercier-Picard, est censée adressée au commandant Ravary par un ami du commandant Esterhazy.

M. Reinach a encore remis à M. Bertulus une lettre qu'il avait reçue le 10 novembre, d'un individu s'offrant à jouer le rôle d'homme de paille. Il a déposé enfin entre les mains de M. A. Thallin, procureur de la République, une plainte relative à ces divers faits, dont les uns constituent un faux et d'autres des tentatives d'escroquerie.

M. Léon Dreyfus est arrivé hier à Paris; il n'a pas encore choisi d'avocat, mais c'est M. Demange qui assistera son frère Mathieu.

Audition des Dreyfus

Mathieu et Léon Dreyfus ont été entendus cet après-midi par M. Bertulus en présence de leur conseil M. Demange.

Le Panama

Les protestations de Q. de Beaurepaire

Paris. — On a annoncé qu'une commission spéciale allait, conformément au désir qu'en avait exprimé, au garde des sceaux M. Queux de Beaurepaire, se réunir pour entendre ses protestations contre les conclusions du rapport de M. Viviani dans l'affaire de Panama.

Cette commission, dont les séances vont incessamment commencer, se compose de MM. Mazeau, sénateur, premier président de la Cour de cassation; Manau, procureur général de la Cour de cassation; Laferrère, vice-président du Conseil d'Etat; Boulanger, premier président de la Cour des comptes et Betolaud, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats.

LE PROCÈS DE LA VERRERIE OUVRIÈRE

Albi. — L'affaire en revendication sur le reliquat de la caisse de grève de 1897, intentée à la Verrière ouvrière par les quatre ouvriers expulsés, Guertal, Guengnot, Valette et Sirven, et qui devait venir hier soir devant le tribunal civil d'Albi, a été renvoyée au 12 janvier courant.

De leur côté, les administrateurs de l'usine ont décidé les bureaux des associations syndicales à verser un sou par membre et par mois au profit de l'entreprise. Le profit de cette cotisation particulière et mensuelle constituerait les tronc de la Verrière ouvrière, au profit desquels les administrateurs adressent l'appel suivant au prolétariat:

Camarades, pour que la Liberté d'association soit respectée et que les trois cents familles des ouvriers militants qui composent l'effectif de la verrière ouvrière ne soient pas en butte aux affres de la faim, nous avons élevé la verrière ouvrière. Par les conséquences fatales qui dérivent de l'organisation de la Société actuelle, l'ordre capitaliste, étiré par les siens, pratique contre elle la plus odieuse campagne de calomnie, dans l'intention de nous l'arracher aujourd'hui.

Citoyens, défendons-la! que par notre petite école versée chaque semaine ou chaque mois nous assurons nos amis de la verrière ouvrière de notre ferme volonté de les aider jusqu'à ce qu'ils soient à l'abri de la misère et placés hors d'atteinte des embûches patronales! Que par la volonté populaire, la justice triomphe et que nos gros sous des millions des coffres-forts! Vive la solidarité ouvrière! Vive le prolétariat!

LA PRODUCTION DES VINS EN 1897

Paris. — La direction générale des contributions indirectes publie aujourd'hui le tableau de développement de cette récolte.

Les efforts de la viticulture pour reconstruire le vignoble se manifestent par les augmentations de superficie productive dans 27 départements, toutefois, l'ensemble des arrachages l'a emporté sur les plantations nouvelles et l'étendue totale du vignoble français a diminué en 1897 de 39.502 hectares; elle est aujourd'hui de 1.688.931 hectares et la production totale s'est élevée à 32.350.722 hectolitres, le rendement moyen à l'hectare pour l'année 1897 ressort à 20 hectolitres, soit une

diminution de 6 hectolitres par rapport à 1896.

La production vinicole de l'année dernière est sensiblement égale à celle de la moyenne des dix dernières années qui est de 32.476.000 hectolitres.

La récolte pour les quatre années précédentes s'était élevée à 50.070.000 hectolitres en 1893; 39.053.000 en 1894; 28.688.000 en 1895, et 44.656.000 en 1896.

La valeur de la récolte de 1897 est évaluée à 808.029.409 fr. dont 753.658.764 fr. pour les vins de qualité supérieure.

Les départements où la récolte a dépassé en 1897 un million d'hectolitres sont: l'Hérault, qui a lui seul représenté près du tiers de la production totale de la France (10.097.790 hectolitres, en augmentation de 2.474.737 sur 1896); l'Aude, 4.028.372 hectolitres, en augmentation de 419.414; le Gard (2.739.083, en augmentation de 1.020.536); les Pyrénées-Orientales (2.143.050, en augmentation de 104.380); la Gironde (1.336.277, en diminution de 2.018.275); les Bouches-du-Rhône (1 million 200.882, en augmentation de 226.358 hectolitres).

Dans 58 départements la récolte a été en diminution sur 96; Signalons la Côte d'Or (350.049 au lieu de 842.886); le Rhône (818.754 au lieu de 1.967.722); Saône-et-Loire (342.131 au lieu de 1.530.095). Il n'y a eu d'augmentation de récolte que dans 18 départements.

Le Commerce de l'Italie

Rome. — Du Secolo :

Les mauvaises conditions de notre industrie et de notre commerce dérivent presque exclusivement de la dénonciation du traité avec la France. Avant la rupture, en 1887, les importations s'élevaient à 326 millions et les exportations à 405; en 1896, les premières sont descendues à 133 millions et les secondes à 151; voilà pour la France.

Quant au mouvement commercial avec l'Angleterre, il a diminué dans des proportions moindres. Ni l'Allemagne ni l'Autriche n'ont pu compenser les pertes subies avec la France par le commerce des exportations. Nous avons gagné 63 millions avec l'Autriche et l'Allemagne et nous en avons perdu 254 avec la France.

En chiffres ronds, la Triple alliance qui nous a imposé la dénonciation du traité de commerce de 1877, nui ne l'ignore, nous a donné 63 millions et nous en a fait perdre 254 avec la France. La différence en moins est de 191 millions.

En dix années, la politique de la Triple alliance coûte donc à l'Italie deux milliards environ.

La Laitéisation jugée par les Libéraux

Paris. — M. Georges Michel dans l'*Economiste Français*, un des organes libéraux, traite de l'instruction primaire dans les pays civilisés. Il s'élève contre les folles dépenses entreprises par l'Etat. Nous citons :

«On a gaspillé des centaines de millions en constructions scolaires et en créations de chaires et d'emplois administratifs. Or, ce n'est pas à coups de millions qu'on relève le moral d'un peuple ni même qu'on élève son niveau intellectuel. Bien plus, il arrive souvent que plus on dépense d'argent et plus le niveau de l'instruction s'abaisse».

La grande faute, la faute capitale a été d'introduire dans notre organisme social scolaire le virus de la politique et de la franc-maçonnerie. Dans l'instituteur, on n'a voulu voir que l'agent électoral, et sous prétexte de ruiner l'enseignement congréganiste, on a créé un clergé laïque qui se préoccupe beaucoup plus de plaire aux députés que de former l'âme et l'esprit des jeunes générations. L'école, qui aurait dû rester neutre, est devenue une manière de laboratoire pour les expériences socialistes et révolutionnaires. Déjà, en 1873, dans un de ses rapports, M. Levasseur signalait le coulage des dangers de la situation».

Au lendemain de la guerre Léon Say et récemment M. Foulle, que du reste cite M. Michel, ont déjà fait entendre les mêmes protestations.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

La Ferté-Bernard. — La nuit dernière, un train de marchandises a rencontré un bout qui s'était échappé de la voie entre les gares de Sceaux et de la Ferté-Bernard. La machine et deux fourgons ont déraillé, interceptant les deux voies.

Le conducteur-chef a malheureusement été tué.

Les voyageurs ont éprouvé des retards importants.

La Ferté-Bernard. — La machine et le tender sortirent des rails à la suite de la rupture de l'attelage. 21 wagons chargés de denrées qui suivaient furent entraînés par la vitesse acquise et déraillèrent également. Ils heurtèrent une locomotive qu'ils renversèrent dans un fossé. Le mécanicien qui s'était suspendu à un arbre n'a eu aucun mal, mais le chauffeur a été retrouvé sous un amas de charbon du

tender. Il avait quelques contusions insignifiantes.

Par suite du choc, les trois premiers wagons ont été brisés. Le conducteur chef Ozaire, qui se trouvait dans le quatrième, tomba sur la voie et eut le bras droit et la jambe droite coupés par les autres wagons. Il fallut un cri pour le dégager. Ozaire expira presque aussitôt. La voie étant obstruée, tous les trains ont été arrêtés par des pédales. Un train de voyageurs allant à très grande vitesse s'est arrêté à 350 mètres à peine du lieu de l'accident.

Méprise Fatale

Compiègne. — En parcourant, avant-hier, le territoire d'Elincourt-Sainte-Marguerite, des chasseurs aperçurent l'entrée d'un petit aqueduc, situé sous la route, à environ cent mètres du village, avec une certaine quantité de palmiers.

Croyant que c'était un renard qui avait dépeupillé les sacs victimes, ils se mirent en devoir de s'emparer de l'animal.

Les chasseurs n'eurent rien de plus pressé que de se procurer quelques boîtes de paille, puis d'enfourner les deux extrémités du tunnel, d'où, à leur grand désappointement, ils ne virent rien sortir.

Ils gagnèrent ensuite le bois de Chevincourt.

Cependant, hier, voulant se rendre compte de ce qui avait pu se produire, deux chasseurs de la veille, MM. Lecat, louager, et Bachelet, manouvrier, munis de lanternes et de crocs, pénétrèrent sous la voûte où, à peine entrés, ils virent avec horreur, non pas un renard, mais, couché sur le ventre et à demi-carbonisé, le cadavre d'un habitant du pays, M. Louis Stripp, âgé de quarante-huit ans, maçon.

Cet homme, d'un caractère faible, original, s'était enivré et avait eu la malheureuse fantaisie d'aller, porteur d'un mauvais édredon, se coucher sous ce petit tunnel.

Cet singulier accident a causé une vive émotion dans le pays.

GUERRE & MARINE

Essais de «Masséna»

Brest. — Le *Masséna* a effectué ce matin son essai officiel à 500 chevaux dans la baie de Douarnenez; les résultats ont été satisfaisants.

Funérailles du général de Montfort

Arpaçon. — Les obsèques du général de Montfort, commandant la 1^{re} brigade de dragons de Fontainebleau, ont été célébrées aujourd'hui à l'église d'Arpaçon au milieu d'une nombreuse assistance.

Nouvelles Diverses

Terrible chute de cheminée

Thionville. — Une cheminée d'un haut-fourneau d'une hauteur de 21 mètres s'est écroulée hier à l'usine de la Paix, à Kunig.

D'après la *Gazette de la Moselle*, le nombre des morts était de six, à six heures du soir. Trois autres personnes grièvement blessées avaient en outre, été retirées de dessous les débris.

Un vol audacieux

Cherbourg. — Un vol audacieux a été commis, la nuit dernière, à l'arsenal, à la direction de l'artillerie, dans le bureau du capitaine-payeur. Après avoir fracturé les portes et les fenêtres, on a enlevé un énorme coffre-fort; les voleurs ont pris 800 fr. puis ont laissé le coffre-fort dans la cour de la direction.

En Serbie

Belgrade. — Le *Journal Officiel* publie un ukase concernant la réorganisation du commandement de l'armée active. Le général Tinkar Markovitch est nommé chef d'état-major général.

La Skoupchtina est convoquée pour le 1^{er} février, mais elle est en même temps ajournée au 6 juillet.

Sacre de métropolitains bulgares

Constantinople. — Samedi ont été sacrés trois métropolitains bulgares macédoniens. Ce sont : Mgr Koumar, pour Dibre; Mgr Grégoire, pour Stroumitza; et Mgr Grégoire, ex-évêque de Okrida, pour Monastir.

Un drame à Saint-Petersbourg

Saint-Petersbourg. — L'état du prince Bagration-Mukhransky, victime d'une tentative de meurtre, est très grave.

Le meurtrier, qui s'est suicidé ensuite, a agi sous l'influence de l'irritation que lui causèrent des poursuites intentées contre lui par le prince, au sujet de documents juridiques soi-disant falsifiés.

La grève dans le Borinage

Charleroi. — Le mouvement de grève s'est accentué; il y a aujourd'hui 4.000 grévistes dans nos environs. La grève a atteint les charbonnages des houillères unies du Trien-Kat et de Noël-Saint-Culgar.

A Gilly, Chatellain et Montigny, grève partielle également au pays de Liège.

Encore un réservoir qui cède

Mons. — A Gilly, près de Mons, un réservoir contenant 5.000 mètres cubes d'eau appartenant à la Société de Saint-Gobain, a cédé hier dans la soirée. La masse d'eau, dé-

qu'elle le pouvait à la Salpêtrière pour voir la vieille mendicante.

Rhumatisme aigu dont elle souffrait avait cédé aux soins et aux remèdes; mais son corps, usé par les privations et les intempéries, s'affaiblissait peu à peu. Seul, son esprit, lucide, préoccupé de l'idée fixe de l'épargne; aussi ne manquait-elle jamais quand Mlle d'Orchamps lui apportait des fruits et des gâteaux de lui demander anxieusement :

«A moins vous n'avez pas touché à mon argent?»

Rassurée à cet égard, elle écoutait volontiers les nouvelles que la jeune fille lui donnait de la maison dont elle était la plus ancienne locataire.

La première qu'elle lui apprit fut celle de la fuite de Mlle Yolande qui, le jour même de sa majorité, avait pris la clef des champs en laissant à ses parents désespérés un billet blanc comme un linceul.

«Voilà vingt et un ans que je passe dans votre baraque, j'en ai assez; je vais voir si l'on s'amuse mieux ailleurs.»

Mais ce qu'elle n'ajouta pas c'est que, depuis cette catastrophe, le noble tailleur et les siens ne vivaient guère que des aumônes plus ou moins déguisées qu'elle leur faisait, passer au moyen pes subterfuges adroits de la charité la plus délicate.

valant de la montagne, a tout entraîné sur son passage.

Au bas de la montagne, une habitation a été renversée; la propriétaire a été trouvée morte sous les décombres. Son fils qui travaillait près de là a été également tué. De nombreux bestiaux ont péri.

Petites Nouvelles

Paris. — On annonce la publication à Paris, pour le 8 janvier, d'un nouveau quotidien du matin: *Les Droits de l'Homme*, ayant pour rédacteur en chef, M. Henri Deloncle.

Rouen. — Hier matin, on découvrait pendu dans un hangar du quartier de cavalerie, le nommé Emile C., cavalier au 6^e chasseurs, âgé de 21 ans, originaire de Paris. Son suicide est attribué à des chagrins intimes.

Cannes. — On nous télégraphie de Cannes que M. Léon Bourgeois doit y prononcer un discours politique avant la rentrée des Chambres dans une réunion qui aura lieu sous les auspices du cercle républicain de cette ville.

Dion. — Mme Isabelle Spuller, femme du trésorier-payeur général de la Côte-d'Or, est morte.

Port-Saïd. — Le croiseur *Rassia*, venant de Crète et se rendant en Chine, est arrivé ici.

Londres. — Le *Press Association* annonce que le nommé Giovanni, soupçonné par la police d'être l'assassin du Français Brossette, a été arrêté à Torino (Italie).

CHOS

Une folie surprise.

Un matin, dans une école de garçons de Paris, peu importe l'endroit, un inconnu mis subitement se présente :

— Je suis inspecteur des travaux, dit-il au concierge, je vais visiter l'école.

Il se promène alors dans la cour, regarde les murs, les portes, et lorsqu'il arrive à l'adjoint de service, il regarde sa montre : 8 h. 5.

L'inspecteur des travaux se présente à l'instituteur, cause avec lui, même des questions d'enseignement avec une compétence qui ravit l'instituteur.

Enfin le directeur arrive. Nouveau regard à la montre : 9 h. 10.

Nouvelle présentation, puis, après quelques paroles, l'inspecteur des travaux dit au directeur :

— A propos, que dirait M. Bédorez, le directeur de l'enseignement, s'il savait que votre adjoint est arrivé cinq minutes en retard, et vous dix.

— Oh! dit alors d'un air entendu le directeur de l'école primaire, M. Bédorez ne s'inquiète pas de ça, et puis, entre nous, et s'il prend un air confidentiel, à cette heure-ci, M. Bédorez dort bien tranquillement.

On rit et l'inspecteur des travaux fit chorus. Cinq minutes plus tard il prenait congé des professeurs qui faisaient rentrer les enfants en classe, mais avant de les quitter il leur dit :

— Permettez-moi de vous donner ma carte. On l'accepta et l'inspecteur partit. Mais, à peine avait-il le dos tourné que le directeur de l'école primaire lisait sur la carte laissée :

«M. Bédorez, inspecteur d'académie. Vous dire quelle tête il fit est inutile, il craignait les conséquences, mais il n'y eut pas, car le directeur de l'enseignement trouva avec juste raison que la surprise était suffisante».

Une crevette parasite.

Le professeur Laboulière a entrepris hier l'Académie de médecine d'un cas singulier qui rappelle immédiatement à l'esprit les légendes de toute sorte qui ont cours dans nos campagnes.

Il s'agit d'une crevette d'eau douce qui a été recueillie dans les matières rejetées par un homme atteint depuis quinze jours de vomissements incoercibles et rebelles à toute médication.

Le malade avait fait usage de l'eau d'un puits situé dans la cour de la ferme et d'eau de Seine.

Le docteur Dubois, de Melun, qui a donné ses soins au malade, se serait assuré, affirme positivement le professeur Laboulière, de la réalité du fait. Le parasite venait bien de l'estomac et n'était pas préalablement dans le vase.

Ce cas, paraît-il, ne serait pas unique. Le grand naturaliste van Beneden aurait signalé en Allemagne une observation à peu près analogue.

Le professeur Laboulière a fait circuler sous les yeux de ses collègues le parasite incriminé. C'est bien un crustacé amphipode : la crevette d'eau douce de Linné.

On a souvent besoin.

Ces jours derniers, au ministère de l'intérieur de Victoria (Australie), un coffre-fort contenant des fonds d'Etat et des pièces importantes s'obstinait à demeurer fermé, malgré les tentatives répétées du haut fonctionnaire qui seul en avait les clefs et connaissait le mécanisme des serrures.

Après une demi-heure d'efforts superflus, le haut fonctionnaire eut une idée lumineuse. Il fit lancer une dépêche au gouverneur de la prison de la ville et quelques minutes plus tard, flanqué de deux gardiens, arrivait dans

l'incendie, rapidement éteint par les voisins.

La concierge avait informé du fait le propriétaire qui, craignant pour son immeuble, avait obtenu de la ville le droit de placer l'ancien gardien dans un asile de vieillards, la pension de

W. E. B. DUBOIS, Director,

ROGER BONTÉPES

PAR PAUL FÉVAL

On écouta et l'on entendit. Le vent du sud apportait un murmure sourd qui était le roulement d'une voiture. Grelot, malgré son premier vote, avait mis pied à terre et furetaut aux environs. Il n'y avait pas de limier au monde pour avoir le flair de Grelot.

— Que diable ont-ils fabriqué ici ? grommela-t-il en s'arrêtant sous bois, devant une place étonnamment fourlée.

Mornaix et la Malgache s'approchèrent. Ils furent cinq longues minutes à parfaire leur enquête.

— On a mangé, dit Mornaix en produisant des débris de pain.

— On a mené, ajouta la Malgache, qui avait à la main des fragments de bois coupé.

Grelot décida : — Un accident sera survenu à la voiture de l'escorte : quelque essieu brisé...

— Voilà l'essieu ! cria Roger triomphalement.

Il en avait trouvé les deux fragments dans le fourré Mornaix et la Malgache portèrent la main sur cette pièce de conviction avec une égale vivacité.

Il n'y avait pas besoin de cette sagacité conquise par eux dans leurs expéditions mexicaines pour comprendre le langage de ces débris. L'essieu ne s'était pas rompu par accident. Un trait de scie à main, donné en dessous, atteignait son milieu aux deux tiers de l'épaisseur du bois. Mornaix et Miguel se regardèrent.

— Les Smith murmura Miguel.

— Nos pauvres diables d'Irlandais ! dit Mornaix.

Ils se séparèrent alors. Tous deux s'étaient compris comme ils l'avaient dit, les demandes et les réponses d'un long entretien. Au bout de cinq autres minutes ils revinrent. Mornaix dit :

— L'escorte a pris à droite.

— Et les Smith à gauche, répliqua Miguel. Seulement nos Irlandais ne sont plus avec l'escorte.

Pour preuve il montra un lambeau de vêtement d'enfant, ramassé sur la voie de gauche. D'un bond Mornaix se mit en selle.

— J'ai mangé le pain de ce pauvre homme, dit-il ; Miguel est dans le même cas que moi ; cela n'engage pas les autres.

— Alors, s'écria Grelot indigné, si j'avais quelque chose à faire, on ne me suit pas, moi ! Vous parlez, monsieur le comte !

Son cheval caracolait déjà derrière celui de Mornaix. Roger suivait, disant :

— Encore une aventure ! Quel scélérat de pays !

— Au galop ! commanda Mornaix.

Le sable jaillit sous les sabots des chevaux.

— Moi qui ne suis pas docteur en sauterie, dit Roger, je voudrais bien un bout d'explication.

— Mon bon, répliqua Mornaix, non sans un certain orgueil de mettre je vais te raconter ce qui s'est passé là-bas comme si j'avais assisté à la cérémonie. Veille à la piste, Miguel Owen, sa femme et ses deux petits enfants étaient dans la voiture de l'escorte ; tu les as vus comme moi.

— Dans la salle de l'Oiseau-Jaune, hier, Owen, ivre s'est vanté d'avoir trouvé le panier d'oranges.

— Mon pauvre Yvon m'avait expliqué ce mot-là, dit Roger.

— Dès hier soir, Smith et C^e avaient décidé qu'ils mangeraient les oranges du naïf Paddy. Le trait de scie a été donné par les Smith. La voiture de l'escorte a

versé. On s'est arrêté pour tailler un autre essieu et faire la collation : un des petits a été entraîné à l'écart ; le père et la mère se sont séparés de l'escorte pour le ramener... A moins que ce ne soit tout uniment la tentation d'un coup de rhum. Une fois détournée de l'escorte la famille irlandaise n'a coûté au coquin qu'une douzaine de bouteilles et quatre baillons solidement noués.

— Mais l'escorte ? objecta Roger.

— L'escorte n'a pas le droit de s'arrêter. Si elle perd un voyageur ou deux, ou quatre, elle fait son rapport, et tout est dit. C'est la loi. Les Smith passeront devant le magistrat, il diront que les *bushtayers* ont massacré la famille d'Irlande. Et comme personne ne se présentera pour co-signer les faits de l'enquête, l'affaire en restera là.

— Tiens, tiens ! dit Roger, il y a de graves symptômes de civilisation dans tout cela !

— Les études de notaire ne coûtent rien en Australie, patron, insinua Grelot.

— Halte ! cria Miguel, qui avait pris les devants.

Les trois autres s'arrêtèrent aussitôt, immobiles comme des statues équestres. Dans le silence qui suivit, un cri vague, lointain, naquit et mourut.

— A gauche, dans le bois ! ordonna de loin la Malgache.

— Avant d'obéir, Mornaix se pencha, sur le garot de son cheval pour examiner la trace des roues. C'était trace, profondément empreinte dans le sable, continuait d'aller en ligne directe.

— Le char à-bancs a suivi son chemin, dit Miguel qui arrivait au galop ; mais une partie des bandits est sous bois avec l'Irlandais et sa famille.

C'était ici, comme presque partout en Australie, où les véritables fourrés se trouvent, un sous-bois de mimosaes, bas et touffus dans ce pays, qui surmontent d'énormes bailloux : eucalyptus, banksias et gommières proprement dits, békés dans ce tapis, aussi droits que des paratonnerres, à dix ou quinze mètres

l'un de l'autre. Cela faisait, à première vue, l'effet d'un immense quinconce planté régulièrement.

La vue pouvait aller très loin là-dessous. Le gaop y était possible, sinon facile.

Nos quatre compagnons se lancèrent à fond de train dans la direction indiquée par la Malgache. Ils firent une large ligne, afin d'éviter la piste. Ce fut Grelot qui la trouva au bout d'un quart de mille et qui, presque aussitôt après, annonça la vue.

Un groupe de cavaliers, courant à toute bride, se montrait en effet vers le sud.

Un quart de mille encore, Grelot, qui par hasard tenait la tête, poussa un cri d'indignation, ponctué par le plus parisien de tous les jurons.

— Les gueux ! dit-il. Je vais décrocher l'entant ! ne vous arrêtez pas.

Le petit Patrick, le fils d'Owen, était pendu par les pieds aux branches d'un banksia.

Loins de s'arrêter, Mornaix, Miguel et Roger enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs montures. Roger était long à s'animer ; il n'aimait pas les aventures, mais la vue du pauvre petit avait fait refluer tout son sang vers son cœur.

Il était pâle ; ses yeux brûlaient ; son cheval, comme s'il eût subi une sorte de magnétisation, rasait le sol comme un oiseau.

Il prit la tête. Au bout de cinq ou six cents pas, à son tour, il cria. La petite fille d'Owen, attachée comme son frère, pendait aux branches d'un eucalyptus en fleurs.

— Allez toujours, je me charge d'elle ! cria Roger.

Mornaix et Miguel bondirent en avant. La tâche des bandits sautait, aux yeux, ils avaient voulu valent le moment, la marche de ceux qui les poursuivaient.

Un pli de terrain cachait en ce moment les fugitifs. Grelot rejoignit Roger. Les deux enfants ranimés se sourirent parmi leurs larmes.

Un cri encore. C'était Miguel. Grelot et

Roger l'atteignirent et virent que Kate, la femme d'Owen, était évanouie en travers de ses bras.

On avait trouvé Kate, pendue comme les petits dont les douces voix lui firent ouvrir les yeux. Leur vue faillit la rendre folle.

— Owen ! cria-t-elle cependant. Mon mari ! Oh ! bons chrétiens, sauvez mon pauvre mari !

Mornaix avait maintenant quatre ou cinq cents pas d'avance. Il poussait furieusement son cheval, parce qu'il avait entendu des cris parlant d'un tour d'herbes hautes et de ronces qui dénonçaient la présence de l'eau. Son revolver armé était dans sa main.

Les lamentations de Kate atteignaient son oreille par derrière et l'empêchaient de saisir distinctement les sons qui auraient pu guider sa marche.

— Arrête ! cria-t-elle, il s'était retourné sur la selle, implorant le silence d'un geste énergique, mais faire qu'une femme d'Irlande se taise est chose impossible, surtout quand son mari n'est pas là !

Kate versait des torrents de larmes silencieuses ; mais profitait adroitement de l'absence d'Owen, qui d'ordinaire abusait de son autorité pour monopoliser le bavardage. Elle s'en donnait à perdre le souffle, hurlant d'une voix désolée :

— Mon mari ! Rendez-moi mon mari, mes chrétiens ! Il s'enivre plus souvent que tous les jours, quand il peut, le pêcheur ! Il jure comme un païen et bat sa pauvre femme ; mais c'est lui qui a l'air dans sa ceinture, et je n'en retrouverais pas un pareil ! Ah ! mes amis ! voyez la peine d'une veuve ! Ah ! mes enfants orphelins, priez pour votre père !

— Mais elle disait encore bien d'autres choses. Et les enfants, qui étaient d'Irlande, ne demandaient pas mieux que de maudire.

Mornaix quitta tout à coup la ligne qu'il suivait pour faire un crochet sur la droite. Il n'avait pas abandonné la piste un seul instant et la piste se coupait elle-même à

angle droit. Ce mouvement le rapprocha de ses compagnons, et en passant, il leur cria :

— Au nom du diable, rependez-la !

Nui ne peut savoir si Kate eût réduit ses sauteurs à cette terrible extrémité. Au moment même où la voix vibrante de Mornaix traversait l'espace, deux coups de feu retentirent dans les broussailles voisines, et un homme, un gibier plutôt, s'élançant hors du fourré, prit chasse avec une remarquable vélocité. Ce prit chasse avec son costume qu'on aurait pu reconnaître le pauvre Owen, car les bailloux qui le couvraient naguère avaient en grande partie disparu : c'était à sa crinière énorme, dramatiquement ébouriffée, et sous laquelle sa face maigre et pâle, ravagée par la terreur, atteignait à un effrayant comique. Il agita ses bras demi-nus en moulinets évanouissants, il cria :

— Arrah ! Bedarra ! ma Boucha ! Ooh ! ooh ! ooh !

Et il faut noter ici que la prononciation celtique de cette dernière interjection va chercher au fond de la gorge le rôle particulier aux malades du croup, il soufflait, il renacuait comme une bête fauve, et ses longues jambes maigres détalèrent à miracle.

Kate se débattait dans les bras de Miguel et faisait écarter son cheval. Trois têtes se montrèrent dans les broussailles : trois têtes d'hommes à pied. Aucun des frères Smith ne parut. Une demi-douzaine de détonations éclatèrent sous bois. Owen bondit comme un cerf blessé.

— Arrête ! lui cria Mornaix.

Mais il semblait qu'un tourbillon l'emportait. Mornaix piqua droit à lui, tandis que les trois autres s'élançaient vers le fourré où les têtes de bandits se replongèrent.

— As-tu ton argent ? demanda Mornaix au moment où il atteignait Owen.

(A suivre)

Fabrique spéciale d'Escaliers de tous systèmes

R. LERTE

CONSTRUCTEUR, BREVETÉ S. G. D. G.

A Sainte-Foy-Lyon (Rhône)

Escaliers tournants dits : hélicolides en fer et bois, système breveté S. G. D. G., avec colonne lisse en fer creux et marches en bois dur.

Escaliers en fonte de toutes dimensions.

La grande modicité de prix et la bonne exécution défient toute concurrence.

Plans et devis gratuits sur demande

LIQUIDATION D'INSTRUMENTS D'OPTIQUE

LYON - 7, quai Saint-Antoine, 7 - LYON

Grands choix de Compas et de Pochettes. Lunettes et Pince-nez verres fins dep. 1 fr. Veste, cristal de roche, dep. 4 fr.

GRAND RESTAURANT PARISIEN

43, rue des Remparts d'Alain, Lyon

GRIFFAT, ex-chef de cuisine, prop. de vignobles à Millery

SERVICE A LA CARTE ET A LA FORTION - DINERS A 1.50 ET 2.00

Pension bourgeoise depuis 65 francs - Salons de Famille

VINS FINS - Diverses CORDON ROUGE VINS DE MILLERY

Chambres pour MM. les Voyageurs au mois et à la nuit

Reduction de 10 0/0 aux Employés des Chemins de Fer

DÉCOUPAGES SUR BOIS

POUR AMATEURS

Machines à Découper de tous genres

TOURS, ÉTABLIS & OUTILS

Soies de tous modèles

BOIS ASSORTIS

Noyer, sycomore, érable, hêtre, acajou et bois incassables

TOUS LES ACCESSOIRES POUR LE DÉCOUPAGE

Dessins Français et Italiens

2 Albums Lemele, 520 modèles... franco 1.60

1 Album Fumel, 290 modèles... 0.40

GARDE & LUGON

58, Cours de la Liberté, LYON

PIANOS D'OCCASION

CH. CHAGNY, 69, av. de Noailles

BRAND, PLEYEL, etc. - Réparé par tous les Instruments

VENTE, LOCATION, ÉCHANGES & RÉPARATIONS

Maison recommandée à nos Lecteurs

A CÉDER de suite

Commerce agréable, peu de frais.

S'adresser aux bureaux du journal, n° 319.

Toile Souveraine

JULIE GIRARDOT

50 ans de Succès

contre Douleurs

Plaies & Blessures

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

MAISON DÉPOSÉE

Petites Affiches Économiques

PARAISANT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Au prix uniforme de 25 centimes la ligne

Ces demandes comprennent : les demandes et offres d'emplois, les locations, les ventes de fonds, de maisons, de terrains et les offres diverses d'affaires.

Elles sont reçues exclusivement aux bureaux de la « FRANCE LIBRE », 46, rue de la Charité, de 8 heures du matin à 7 heures du soir.

On demande des représentants sérieux pour vente d'un nouveau classeur. Ecr. à M. Ch. Boissier, Bourgois (Isère).

On demande courtiers d'assurances à Lyon (Isère) et environs. 17.000 mètres terrain, près du Bon-Coin, route de Cremieu.

A céder de suite : Commerce pour dames seules. Prix modérés. Facilités de paiement.

A céder de suite : Commerce facile pour deux personnes jeunes. Jolis bénéfices. Prix 17.000 fr.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

On demande un employé pour faire les recouvrements et les courages.

A céder : Comptoir café, cours Gambetta. Prix modéré.

A vendre : Maison de 14 pièces, avec jardin, angle de places. Prix demandé, 28.000 fr.

A vendre : Maison, rapport 1.400 fr., située à Villeurbanne. Prix demandé, 45.000 fr.

MAUX de JAMBES

PLAIES VARIEUSES

GUÉRISON assurée et rapide par

L'EAU SOUVERAINE

de D. E. Barrière, de la Fac. de Paris.

Consultations gratuites. - Des milliers de guérisons de ces affections.

France contre mandat de 3.50

Pharmacie de l'ÉLÉPHANT

6, rue Saint-Jacques, Lyon

A L'ESPERANCE

Magasin de Chaussures

Maison des mieux assorties et vendant le meilleur marché de Lyon.

24, RUE VICTOR-HUGO, 24

A VENDRE

Fortes soies pour découpages à pédales et courroies de transmission.

Tout pour bois, roue en fer, Grand assortiment d'outils, empreintes en bois et en cuivre.

S'adresser au bureau du journal.

ETUDE

de comptes, liquidations, dossiers, partages, avis sur toutes affaires.

S'adr. à M. Gavand, ancien notaire, 46, rue de la Charité, Lyon.